

Le *Roman d'Enéas*: un cas de déclinaison de l'étranger sur la trajectoire de l'exil

Catherine Desprès Caubrière

Universidad de Valladolid

despres@fyl.uva.es

Resumen

En la novela de *Enéas*, el protagonista, según el modelo virgiliano, cumplirá su trayectoria mítica a lo largo de un exilio sin retorno, asumido a la vez como punto de partida de la aventura y condición *sine qua non* para la fundación. La angustia, provocada por la prueba en cada etapa hacia una nueva *terra incognita*, es la que inicia al héroe, amplificando su carisma. Atenta a la experiencia existencial de Eneas, una mirada textual ambivalente, bajo el ángulo de la inclusión/exclusión, confirma su condición de extranjero que constituye no solamente un conflicto real, social a la vez que psicológico, sino también un elemento temático determinante que contribuye a la elaboración del personaje novelesco y a la caracterización de un género incipiente.

Palabras clave: *Eneas*; novela; mito; extranjero; exilio.

Abstract

In the *Roman d'Enéas* the protagonist, after his Virgilian model, follows his mythical non-return path to exile, his journey being assumed as the beginning of the adventure as well as a *sine qua non* condition for the foundation. The repeated ordeals faced by the hero at each stage of his travel towards a new *terra incognita* provoke anguish, which constitutes the basis of his initiation while his charisma grows. The textual point of view on Enéas's existential experience from the perspective of the inclusion/exclusion ambivalence confirms his status as a foreigner, and means real conflict both social and psychological, but foremost represents a major theme contributing to the building of the fiction character and to the emerging definition of a new genre.

Keywords: *Eneas*; Romance; myth; foreigner; exile.

0. Introduction

À l'intérieur d'un ensemble constitué par ce qu'on appelle les romans antiques, ou romans d'Antiquité, le *Roman d'Enéas*, vers 1160¹, a été reconnu par la critique, de Micha à Huchet, comme le père du roman en tant que tel dans l'histoire des lettres françaises, malgré la datation établie de l'ensemble de la Matière de Rome ; ceci en raison de l'écriture innovante qui, dans ce roman, se penche résolument sur la destinée individuelle du héros : « c'est avec *Enéas* seulement que le roman sortira de sa chrysalide » (Micha, 1976 : 38). C'est dans ce sens que cette œuvre fondatrice, dont l'auteur anonyme appartiendrait à l'école littéraire normande qui s'était formée à la cour des Plantagenêts, peut constituer à lui seul une illustration de l'humanisme médiéval, celui de la Renaissance du XII^e siècle, et un témoignage indéniable, par le biais de la *translatio studii*, de la « mise en roman » des grands mythes anciens transmis par la poésie et l'épopée gréco-latines.

Mais il faut dire que c'est surtout parce qu'il ne s'agit pas d'une traduction servile de l'épopée de Virgile, dont il constituerait plutôt un palimpseste, que l'*Enéas* représente le premier monument romanesque français. Cette œuvre pionnière, en langue d'oïl, pose donc les premiers jalons de l'univers romanesque en réutilisant le héros de l'*Enéide*, et en le replaçant dans une singulière symbiose du passé et du présent, où la fiction côtoie l'histoire, où l'anachronisme est le corollaire de la réécriture du mythe. Dans le sens où « tout travail d'écriture opère additions, suppressions, déplacements dans la série des motifs articulés dans leurs modèles » (Poirion, 1986 : 76), l'intertextualité est un concept essentiel qui permet de comprendre ce premier dépassement par rapport à l'action épique de l'*Enéide*. Ainsi la relecture de la trajectoire du héros virgilien permet-elle encore au lecteur moderne de constater, non seulement la portée signifiante de cette re-création médiévale dans le contexte de l'époque, mais surtout une permanence thématique et problématique qui tient autant à l'humanisation et à l'individuation du personnage romanesque qu'à la dimension mythique du héros. Celle-ci est rattachée à la fonction primordiale du mythe qui raconte et explique tout ce qui pour l'homme signifie mystère, devant la mort, le bien et le mal, la nature et tous les secrets de l'univers. Ainsi cette « forme par excellence de la pensée collective » (Eliade, 1957 : 24) s'intègre-t-elle, modulée par l'imaginaire médiéval, dans le cadre spécifique de la *translatio*.

On connaît les nombreuses innovations qui, aussi bien pour la technique littéraire que sur le plan thématique, ont caractérisé l'éclosion du roman: le monologue intérieur dialogué, le goût de la description et du portrait canonique, l'importance croissante du personnage féminin, la peinture minutieuse des sentiments, etc. Tout cela a contribué à une nouvelle caractérisation du personnage, et c'est ce qui se passe effectivement par rapport au développement du personnage

¹ Selon la chronologie confirmée par Edmond Faral (1983: 169-187).

d'Enéas, que l'on peut dès lors observer à travers le prisme romanesque. Entre autres, mais d'une façon déterminante, car directement lié au *sen* de la trajectoire héroïque d'Enéas marquée par l'exil, c'est le thème de l'étrangeté qui domine, faisant partie intégrante de son rapport au monde, de son rapport au texte et, en même temps, que l'on pourrait rattacher contextuellement à l'éclatement de « la mobilité sociale et démographique sur les routes d'Europe et d'Asie, caractéristique du XII^e siècle » (Le Goff, 1985: 30).

On sait que la tradition homérique associait l'étranger au voyage, et que la figure de l'exilé apparaît dès les poèmes homériques: quitter sa terre, fuir pour échapper à la mort ou suivre le dessein des dieux et errer par le monde, tel fut bien le destin d'Enée, à partir duquel Virgile écrivit le poème national de la cité romaine. Mais l'auteur médiéval, tout en suivant sa démarche cohérente d'une adaptation romane de l'*Enéide*, reprend à son compte cette définition fonctionnelle de l'exilé en contextualisant son personnage. C'est dans cette mesure que la réutilisation littéraire d'un type de héros, marqué d'emblée par le statut d'étranger, a bien pu contribuer, à mon avis, tant à l'originalité de ce texte *en romanz* qu'au développement du genre: « à ne voir dans *l'Enéas* que la version romanesque d'un projet historiographique, on manquerait l'essentiel: *l'Enéas* est le premier exemple du genre romanesque naissant » (Huchet, 1984: 13).

1. L'angoisse de l'exil, ou le premier seuil de l'étrangeté

Pour Enéas, et selon le modèle virgilien, la seule issue de la destruction de Troie, c'est l'exil. Sa trajectoire doit s'accomplir sur le chemin d'un exil sans retour, assumé a priori comme point de départ de l'aventure, et condition *sine qua non* de la fondation, celle d'une nouvelle Troie en Italie, préfiguration de la Rome chrétienne. Cependant, dès les premiers vers du texte médiéval, lorsqu'il s'enfuit de Troie avec son malheureux peuple, dans la direction d'une étoile qui leur montre leur chemin « devers senestre » (v. 78)², l'angoisse causée par le départ pour l'exil se mêle chez Enéas au sentiment d'être déjà un étranger lorsqu'il déclare lui-même que l'homme qui s'en va *an altre terre* ne saurait garder son honneur s'il n'est pas prêt à souffrir là-bas le bien et le mal: « an grant enor ne puet venir / s'il bien et mal ne puet sofrir » (v. 319-321). Il est donc curieux d'observer qu'avant qu'Enéas ne soit perçu comme étranger en tant que tel par les autres, c'est la conception morale de l'étrangeté qui entre en ligne de compte chez le personnage même, par rapport à l'objet central de sa trajectoire, qui n'est autre que la recherche d'une terre promise, recherche qui implique forcément le séjour éprouvant en *terra incognita*...

² Cette édition est celle que Pour cette étude nous avons choisi de suivre l'édition préparée par J.-J. Salverda de Grave(1985).

Ainsi Enéas est-il prêt à supporter les vicissitudes de l'exil, au gré du sort infligé par la vengeance de Junon qui, ayant pris en haine la race –la *geste*– des Troyens à cause du choix de Pâris, lui infligera une errance « durant set anz toz plains par plusors mers » (v. 186). Mais au-delà de ce rappel didactique du mythe du jugement de Pâris, et de ses conséquences qui sont à la base de cette notation temporelle, c'est le point de vue objectif, et à la fois relatif, du temps, comme élément conditionnant, qui est important: en effet, ce laps de sept ans dénote textuellement l'errance, mais aussi la peur de cette errance. Le mot *chaitis* (v. 215), utilisé par l'auteur pour rendre l'état d'esprit du personnage, exprime la répercussion psychologique de l'expérience de l'étrangeté, plus subjective que commune, chez un Enéas angoissé par l'éloignement incessant vers l'inconnu. Le dépaysement, au sens originaire du mot, est à la base de cette angoisse, qui compte désormais au nombre des épreuves héroïques.

C'est sous cet angle que l'éloignement spatial et temporel constitue un seuil thématique, en tant que prélude nécessaire à l'arrivée, tant désirée que redoutée, en une *estrangle terre* (v. 346). Or, celle-ci, première étape spatiale de sa trajectoire, n'est autre que le port de Lybie, devant lequel les bateaux d'Enéas ont échoué. Qui plus est, Enéas, au terme du voyage incarne pleinement l'association universelle et atemporelle du voyageur/étranger : « Dans sa réalité l'étranger n'est appréhendé qu'en tant que voyageur. Il est l'inconnu qui débarque un beau jour au hasard d'un voyage ou de l'arrivée d'un bateau » (Baslez, 1984: 30).

2. Carthage, une *estrangle terre*

C'est précisément cette première terre d'accueil qui va donner lieu à la première notation de l'*estrangle*³ par rapport au pays, mot qui, dans le contexte médiéval, sollicite à la fois le sens d'étrange/étrangère et d'étrange/insolite, sens perçu par le héros, lui-même étranger. L'insolite et l'inquiétant sont donc à la base de la perception de l'étrangeté chez Enéas face à l'inconnu: il considère ce *païs*, qu'il ne connaît pas, « molt salvage » (v. 280)... Cette perception se confirme donc dans son appréhension, et se prolonge textuellement dans la particularité de cette nouvelle terre qui est une terre gouvernée par une femme: la reine Didon, veuve, et elle-même étrangère. Et c'est d'ailleurs en tant qu'étranger qu'Enéas, venant de la Troie *ravagee*, sera présenté à la reine de Carthage qui, comme le souligne intentionnellement l'auteur, « d'icel païs n'ert mie nee » (v. 381) et y avait été envoyée en exil par son frère.

La fuite, l'exil, l'étrangeté, du coup le parallélisme s'établit entre Enéas et Didon. Car c'est bien le sentiment partagé de l'exil, dont tous deux ont souffert, qui

³Rappelons que ce mot, provenant de *extraneus*, signifie à l'époque « qui vient du dehors, de l'extérieur », comme l'indique le *Dictionnaire historique de la langue française*.

les rapproche d'abord, avant que la passion ne les unisse fatalement, déclenchée par la mère d'Enéas, la déesse Vénus. Celle-ci, détenant le pouvoir d'amour et cherchant à protéger son fils, justement parce qu'il est en terre étrangère et se trouve entre *salvage gent* (v. 768), fera que Didon s'enamoure aussitôt d'Enéas, sous l'effet d'un artifice, le baiser magique donné à Didon par Ascagne, fils d'Enéas : « qui anprès li lo baisera/ del feu d'amor espris sera ». (v. 775-776). En conséquence, l'épisode érotique qui s'ensuit, à l'intérieur d'une grotte, lors d'une partie de chasse, n'aura plus rien à voir, bien sûr, avec la froideur du héros pieux virgilien à l'égard de Didon.

La fiction s'installe donc dans la représentation de Carthage, comme un lieu merveilleux aux « chieres pieres et mile esmalz », cité antique glorieuse et inexpugnable, dès lors transformée en ville forte médiévale. L'auteur du roman nous rappelle quand même la suprématie de Rome, malgré la prétention de Junon qui voulait « que Cartage fust chiés del mont » (v. 518-521), et ce moins dans une intention historiographique, à mon avis, que par cohésion sémantique avec le sens de la trajectoire fondatrice d'Enéas. Car c'est lui, Enéas, l'étranger qui, en redonnant ses racines à Troie en Lombardie, préparera la prospérité future de la Rome chrétienne. Mais aussi, et surtout, cette première étape d'Enéas sur le chemin de l'exil constituera une déviation métaphorique, motivée par l'excentricité des deux personnages impliqués.

Le déroulement de l'étape de Carthage se joue d'emblée dans un espace féminin, marqué d'abord par l'hospitalité de Didon qui, moins dans son rôle de reine que dans celui d'étrangère : « ne sui pas de cest païs » (v. 617), insiste-t-elle, comblera les désirs d'Enéas... Ce dernier est bel et bien l'hôte d'une étrangère, à laquelle, comme le veut la coutume, il offre de précieux cadeaux tels une broche merveilleuse, un manteau brodé d'or et un vêtement de pourpre (v. 740-760), autant de présents royaux qui sont moins appréciés pour leur richesse que pour leur origine lointaine. Car en effet, c'est surtout l'exotisme des dons du *Troïen* qui suscite l'admiration de dame Didon et de ses barons; cette admiration, qui traduit une attirance traditionnelle pour l'étranger, s'intègre dans le prolongement textuel de la fascination qu'avait exercée la personne d'Enéas lors de son arrivée dans la cité de Carthage. Ainsi, reconnu comme *lo plus bel* par les habitants de Carthage, tout étonnés de sa beauté, il est montré du doigt par « borjois, dames et chevaliers / et an rues et an soliers », qui le regardent *a mervoille* (v. 709-711).

C'est donc dans ces termes positifs –beauté, jeunesse, chevalerie– que s'opère la première focalisation sur l'étranger, canalisée par une admiration pleinement justifiée par ces trois qualités qui, dans le même temps, font de cet Enéas charismatique l'étendard du canon médiéval.

On peut dire que c'est à travers ce regard textuel porté sur les objets, le costume, son apparence physique, autant d'images insolites qui marquent la différence, que s'explicite le statut d'étranger du personnage sous l'angle positif d'une ambivalence. Car l'ambivalence atemporelle par rapport à la perception de l'étrangeté

est permanente, et elle va s'articuler tout au long du roman médiéval sur deux plans: l'un positif, l'autre négatif. L'enclenchement de ce dernier va se produire justement au terme du séjour d'Enéas à Carthage, lorsque celui-ci est prêt à atteindre un autre seuil vers une nouvelle *terra incognita*.

En effet, ce séjour, marqué par la luxure et la débauche où « et l'un et l'autre s'i foloie » (v.1578), s'achève lorsque Enéas, rappelé instamment par les dieux à sa mission, celle de *restorer* Troie en Lombardie, doit malgré lui quitter Carthage et reprendre le chemin de l'exil. Ce départ forcé fera le malheur de Didon qui le vivra comme une trahison, et tombera dans le désespoir. Dès lors, elle n'est plus qu'une veuve *defamee* (v. 1579) aux yeux de tous, non seulement parce qu'« a nonchaloir a mis lo regne » (v. 1427), mais surtout à cause du scandale d'une passion consentie pour un étranger, qui de surcroît n'était ni *cuens* ni *rois*, alors qu'elle avait toujours dédaigné les barons de la contrée. Egarée par la douleur de la séparation, elle se donnera la mort sur un bûcher qu'elle prépara elle-même, et au pied duquel *la letre* dit que : « Iluec gist Dido qui por amor s'ocist » (v. 2140).

L'étape de Carthage, tout en symbolisant la dérive de l'errance d'Enéas, aussi bien sur le plan héroïque que psychologique, constitue surtout une transition nécessaire à la progression géographique et existentielle du personnage qui devra, pour parfaire sa trajectoire, suivant les prédictions de son père, entreprendre sa descente aux Enfers, dans un but privilégié, celui d'atteindre à l'accomplissement de l'expérience intérieure. Ce phénomène spirituel, ressortissant de la structure du mythe héroïque, devenu motif littéraire, doit ici être perçu comme une superposition de deux conceptions des Enfers, l'une païenne, l'autre chrétienne, celle de la damnation éternelle qui « traverse l'image des tourments éternels, pour suggérer l'idée d'un purgatoire » (Poirion, 1982 : 42).

3. L'espace mythique du voyage intérieur

L'atmosphère incertaine de ce rendez-vous d'Enéas avec son destin aux Enfers, ce lieu de rencontre avec ses ancêtres et ses descendants, est dominée par l'angoisse de l'inconnu : « Li Troïens ot peor gran » (v. 2419). Là encore, la distanciation produite par l'usage du surnom et la récurrence du lexique marquant la peur, renforcent la description des éléments visuels et sonores propres à évoquer les tourments du séjour infernal. Or, la dimension psychologique de cette épreuve initiatique qui s'accomplit « en grant freor » (v. 2227) relie directement cet épisode à clé à la détresse provoquée par son départ pour l'exil et l'incertitude de l'avenir : « il sait que sofrir li estuet / mais plus dote l'enfernal voie » (v. 2224-2226). Ce rapprochement s'inscrit dans une série d'associations et de corrélations qui peuvent s'établir tout au long du texte par rapport au thème de l'étranger, et qui font sens aux différents degrés de l'évolution du personnage, pour finalement tendre vers une représentation idéalisante.

Et c'est bien sous la forme de la répétition d'un idéal, puisqu'il s'agit de la nouvelle Troie, dont naîtra « la citez Romaine, qui chiés sera de tot le mont » (v. 2978-2979), que l'avenir d'Enéas se projette lors de cette descente aux Enfers, au fil des paroles de son père Anchise. Et ce n'est d'ailleurs qu'une fois ressorti des ténèbres des Enfers, guidé par la Sibylle, puis rassuré par les prédictions de son père, que l'angoisse sera vaincue : « Anz an son cuer an a grant joie » (v. 2991), au point même, nous dit l'auteur, qu'il « oblié a le duel de Troie » (v. 2992). Bien qu'Enéas pressente les malheurs qu'il lui faudra encore affronter avant de « tenir sa terre », il sait qu'il entre désormais dans une nouvelle phase qui, explicitée par la révélation, signifie la fin de l'exil et l'arrivée à la terre promise. C'est ce qu'Enéas annonce d'abord lui-même à ses hommes, pour leur redonner du courage, lorsqu'ils jettent enfin l'ancre en Lombardie :

Seigneur, fait il « c'est le contree
Que nous avons tant desirree,
C'est Lombardie li païs
Que tant nous ont li dieu pramis » (v. 3069-3072).

Ayant interprété un signe du destin, le personnage énonce cette conviction intime à travers le discours direct. Ainsi le personnage déclare-t-il, à la première personne, la certitude d'un fait, mais ce qui est surtout remarquable c'est, à ce stade du récit, la prise de conscience par rapport à lui-même, sur laquelle d'ailleurs insiste manifestement, et explicitement, l'auteur médiéval : « dont sot qu'il erent ou païs (...) / ce seüst bien tot sanz dotance » (v. 3053-3060). L'important, donc, c'est qu'il *sait*. Il sait que ce n'est plus la peine de chercher plus loin, puisque son but est atteint ; un double but, extérieur et intérieur : « Ge ne la veuil querre plus loing / ici veuil estre remanables » (v.3083-3085)... C'est comme si, grâce à l'initiation reçue de son père aux Enfers et, à l'issue de ce voyage intérieur, désormais capable de maîtriser l'ampleur de son destin, Enéas s'affirmait soudain dans l'espace et dans le temps, dans cette *remanance*. Au moment même où se définit le *sen* de la trajectoire héroïque, par cette certitude d'être enfin arrivé, on aboutit à une première confirmation, par rapport à l'élaboration progressive du personnage romanesque vers l'identité individuelle, qui réside dans la prise de conscience du héros. Car, jusque-là étranger à son destin, à sa vie, Enéas *comprend* le sens de sa destinée et, comme Meursault dans la seconde partie de *l'Étranger*, il va prendre peu à peu conscience de son existence.

Effectivement, ce passage eschatologique, conçu comme une *catharsis*, a eu une répercussion significative sur la psychologie du personnage qui, dès lors renoué, renforce à la fois sa fidélité au destin qui le guide et la préservation d'une identité brisée par l'exil.

Non seulement cette cataphore, au sein de la remontée vers Rome, suggère la libération d'un déséquilibre causé par la tentation de la luxure, incarnée par Didon,

mais aussi le héros, en *comprenant*, va se libérer progressivement du sentiment d'étrangeté qui l'habitait jusque-là.

4. Laurente ou la terre promise

L'épisode qui suit immédiatement cette expérience mythique, au terme de laquelle le héros sait qu'il devra conquérir de force son droit, moyennant la guerre, est sans aucun doute celui qui montre le mieux une ébauche de fusion entre Enéas et la terre étrangère qui, cette fois, est bien la terre promise. Dans ce cas, c'est d'abord le lien *spirituel* qui s'établit à travers l'invocation conjointe des dieux de Troie et de ceux de la ville de Laurente, préfiguration de la nouvelle Troie, où Enéas vient d'arriver : « lor dieus que porterent de Troie reclament / et cels apelent del país » (v. 3093). Au terme de son errance, on retrouve la légende d'Enée dont la qualité dominante devait être la pitié –*pius Aeneas*–, et qui était le gardien et le sauveur des dieux troyens :

Le fondateur était l'homme qui accomplissait l'acte religieux sans lequel une ville ne pouvait être. C'était celui qui posait le foyer où devait brûler éternellement le feu sacré; c'était lui qui, par ses prières et ses rites, appelait les dieux et les fixait pour toujours dans la ville nouvelle (Fustel de Coulanges, 1984 : 161).

Or, dans le *Roman d'Enéas*, ce rituel des honneurs aux dieux du pays d'accueil fait le joint entre la tradition antique récupérée par Virgile et la quête du chevalier médiéval qui « pais et concorde et amour querre » (v. 3131). En effet, le rôle sacerdotal du transport des dieux de Troie en Italie, « qui est le sujet de l'*Enéide*⁴ », s'actualise dans le texte médiéval par ce geste respectueux et soucieux « que segurs fust en sa terre » (v. 3132). C'est que « les nouveaux arrivants, pouvant craindre leur hostilité, les conjurent de leur accorder une arrivée propice » (Vincensini, 1996 : 245). Cet auteur a d'ailleurs vu dans cet épisode un exemple représentatif du « transfert de la tradition mythologique dans l'écriture romanesque » (Vincensini, 1996: 242). Aussi bien, à travers cet ensemble narratif, l'accent est posé sur le respect et la recherche de la sécurité, qui sont deux aspects positifs, deux aspects sensibles directement compréhensibles encore de nos jours, témoins d'un type d'extranéité lié au fait d'être extérieur à la communauté religieuse du pays d'accueil. Immédiatement après, se profile le côté *matériel* de l'attitude de l'étranger, qui se traduit dans les cadeaux qu'Enéas offre à Latinus, roi de Laurente, et père de Lavine :

une corone et un mantel
et un esceptre et un anel
et une cope o chiers esmalz (v. 3135-3139)

⁴Déjà dans Homère, Enée était un personnage sacré, un grand prêtre, que le peuple vénérât à l'égal d'un dieu, et que Jupiter préférât à Hector (Fustel de Coulanges, 1984 :164 et ss).

Dans ce cas, ces somptueux insignes sont doublement signifiants. En effet, correspondant traditionnellement à la première fonction⁵, ils sont à la fois transmetteurs d'une volonté légitime de reconnaissance de *real ligniee* de la part de l'étranger dans la cité, et de son besoin intrinsèque de protection -inclusion- sur la terre d'accueil. Il faut dire que, dans cet accomplissement de gestes et ce déploiement d'objets symboliques, exprimant la déférence de l'étranger à la fois envers le sacré et envers l'hôte, apparaît plus nettement qu'ailleurs la récupération de contenus mythologiques, témoignant de «la constance de l'invariant thématique» au cours du processus de passage de la «trifonctionnalité au roman», si bien exploré par Vincensini (2000 : 94).

Et si le sentiment intérieur de l'étrangeté s'est peu à peu dissipé, le regard extérieur, le regard de l'autre sur l'étranger, demeure au sein d'une oscillation permanente entre la haine et l'admiration, qui caractérise globalement la perception/réception de l'étranger. En effet, tantôt admiré, tantôt dénigré, et dans les deux cas parce qu'il vient d'ailleurs, sa situation interne, problématique, suscite une ambivalence qui va se cristalliser à ce stade du récit. Dès lors, le regard de l'autre, polarisé sur la différence, nous permet, en termes todoroviens⁶, d'inscrire Enéas dans une catégorie générale différentielle: lui et les autres. Car, dans cette dernière partie, nous allons voir comment se précise la combinatoire des termes qui ont pu définir l'évolution sémantique du thème de l'étranger tout au long du roman, revêtant le personnage d'autant de traits humanisants et individuants.

5. Un dénouement régi par l'antinomie

Cette évolution, induite par la vision différenciée d'Enéas, tient directement aux rapports individuel ou collectif à l'étranger, rapports très différents, et parfois opposés, qui vont se concrétiser à travers deux personnages, à travers lesquels se résume la disparité d'attitudes à l'égard de l'étranger : la xénophobie et la xénophilie, respectivement incarnées par la mère et le père de Lavine. C'est ainsi que l'on aboutit à l'illustration de deux conceptions généralisées par la tradition, dues soit à la fascination exercée par l'étranger, soit au rejet suscité par l'étranger, toutes deux projetées intemporellement au-delà des limites textuelles du roman, au-delà de toute transposition diégétique⁷.

En effet, c'est par rapport au personnage de Lavine que le point de rencontre des deux plans –positif et négatif–, en continuité tout au long du récit, va trouver

⁵ Cette première fonction, celle de la souveraineté magique, sacrée et juridique, relève de l'idéologie trifonctionnelle chez les Indo-Européens, découverte par Georges Dumézil (1968 : 37 et ss).

⁶Nous faisons allusion à la terminologie de cet auteur tout au long de son œuvre, *Nous et les autres* (Todorov, 1989).

⁷Nous reprenons l'expression de Genette (1982: 342), pour nous référer à l'univers « spatio-temporel désigné par le récit ».

plus vivement qu'ailleurs sa forme d'expression, cette fois, non plus dans le regard mais dans la voix de l'autre... Ainsi, le premier terme de l'antinomie est-il manifestement posé par la reine qui, dans une diatribe accablante, destinée à noircir l'image d'Enéas aux yeux de sa fille, indique ouvertement sa xénophobie. Dès lors menacée par l'amour que Lavine éprouve pour Enéas, ayant déclaré qu'elle mourrait de chagrin si un jour sa fille était donnée à « un homme d'étrange terre » (v. 3363), la reine⁸ articule son argumentation sur un double plan. Elle s'emploie, avec mépris et ironie, dans un langage nullement euphémisé, à rendre indigne cet amour par une accumulation d'accusations morales et ordurières: non seulement Enéas est un hypocrite, un lâche, un traître, mais encore c'est un *sodomite* (v. 8583-8584)... La vulgarité du discours est délibérément appropriée, destinée à rendre plus sensible l'adhésion du personnage à ce mode de pensée. Or, il est significatif que l'auteur médiéval, qui prend ses libertés par rapport à sa source, récupère en les amplifiant les accusations de sodomie proférées dans *l'Enéide*. Il est vrai que, correspondant à un thème récurrent chez les clercs formés dans la mouvance de Chartres, l'évocation de l'homosexualité comme argument fondamental, qui contribue ici à ruiner le crédit de *li Troïens*, est en connexion avec le préjugé idéologique qui, relevant de l'inconscient collectif, demeure encore ancré dans certaines mentalités.

Aussi bien, sortant du cadre de l'Antiquité classique, inscrite dans le contexte médiéval, l'argumentation xénophobe est tout à fait concevable dans le nôtre. Car même si tous les jugements sont relatifs à un temps, à un lieu, à un contexte, on se heurte encore à la permanence d'une efficacité symbolique, mise à l'épreuve par la mère de Lavine, en l'occurrence, comme appui de sa désapprobation. Ainsi, au cours de l'histoire, retrouvera-t-on trop souvent, en écho, les termes de cette condamnation des étrangers, qui « relève de la tautologie » (Todorov, 1989: 331), telle qu'elle apparaîtra, par exemple, dans la brochure de Maurice Barrès, *Contre les étrangers...*

Mais dans cette mise en place de la xénophobie, au plan moral se superpose le plan social. Car, de façon subliminaire, derrière la méfiance et la haine à l'égard de l'étranger, le point culminant de la thèse de la reine repose fondamentalement sur un argument social, celui de l'appartenance ou non au groupe, en dépit de la renommée d'Enéas. Le dernier avertissement de la reine à sa fille, à supposer qu'elle finirait par épouser Enéas au lieu de Turnus, s'appuie sur cette question traditionnelle de l'écart socioculturel: « cil te seroit toz tens estrange » (v. 8621). Ce critère d'exclusion, évident par rapport à l'ordre social, est celui sur lequel, en fait, repose toute sa censure.

Ainsi, le jugement moral est-il directement lié aux différences de statut et d'appartenance culturelle. Impliquée entre les deux pôles de l'inclusion et de

⁸ Notons que la mère de Lavine ne porte pas de nom: elle n'est pas nommée Amata comme dans *l'Enéide*, ceci pouvant contribuer, à mon avis, à la « standardisation » de son attitude.

l'exclusion, la condamnation d'Enéas est *légitimée* par la tendance naturelle, et particulièrement sensible au moyen Age, à l'ethnocentrisme et à l'endogamie, tendance qui explique que Turnus, *prince de cest païs* (v. 3225) et prétendant de Lavine et du royaume, ait la préférence de la reine. Dès lors, ce baron du pays, prêt à jeter le Troyen « fors de sa terre » (v. 3398), s'érige en référence, en modèle théorique de filiation permettant d'échapper à la perversion, à la menace contre l'intégrité de la société.

C'est sur cette base que Turnus, lui qui appartient au groupe socioculturel, entreprend de défendre son droit naturel, avec le soutien inconditionnel de ses hommes qui lui jurent bien que jamais « n'estrange home sor nos n'avron » (v. 4188). D'ailleurs, avant l'arrivée d'Enéas, qui aura finalement en sa faveur la décision du père de Lavine, c'est à lui que le roi avait fait la promesse de donner sa fille et son *regne*. Offensé par ce manquement, lésé par le traitement de faveur que reçoit Enéas de la part du roi qui lui accorde toute sa confiance et une légitimité fondée justement sur son origine, Turnus déclare la guerre contre l'étranger et ses hommes, fort d'une certitude : « de lor part vint primes li maus » (v. 4229). Cette cause détermine l'action de Turnus qui, en rival du *Troïen*, va se battre au nom d'une promesse, une promesse « endogamique » violée par la survenue de l'étranger...

Désormais, Enéas va occuper une position centrale, due précisément à cette illégitimité, et à cet écart inhérent à sa condition d'étranger. C'est face à Turnus et par rapport à sa propre condition dans l'espace social dont il ne fait pas partie, qu'Enéas devra, pour passer d'une situation de fait à une situation de droit, prouver sa supériorité. Pour cela, il comptera sur le soutien d'un allié principal, Evandre, un roi étranger qui, lui aussi, pour parvenir à fonder la cité de Pallantée, « a eü guerre contre la gent de ceste terre » (v. 4577). L'intervention de ce personnage fait partie d'une unité thématique puisque, là encore, Enéas est l'hôte d'un étranger qui le reçoit *molt* richement, et là encore, Enéas, en offrant les jeux de Troie à la fin d'un repas, exerce sur l'assistance son pouvoir de fascination :

Cil del païs les esgardoient
et molt formant s'en merveilloient,
des geus qu'il n'avoient an us (v. 4785-4787).

Soulignons également le fait que c'est bien en tant qu'étranger, tout comme il l'avait fait devant la reine de Carthage, qu'Enéas se présente au roi de Pallantée :

Ne somes pas por mal venu,
N'avons talant de faire oltrage,
Ne nul de nos n'a soing de rage.
De Troie somes l'essiliee
Et somes gent desonsoilliee,
L'en nos chace de tote terre (v. 4675-4677).

Résumant à la fois la condition et l'intention de l'étranger, cette présentation justifie autant l'estime d'Evandre qui considère Enéas *molt bone gent* (v. 4746) que son ralliement inconditionnel, traduit par les « vint mil homes » (v. 4759) qu'il lui fournit aussitôt. Dans le texte, la fonction de l'engagement moral par empathie et par solidarité, fait directement appel au souvenir des rapports de féodalité : « tote m'enor tenrai de toi,/ la seignorie t'an otroi » (v. 4741-4742), et caractérise cette dernière épreuve qui, en dernière analyse, consiste en la défense conjointe d'un droit qu'Enéas n'a pas a priori, de par son statut d'étranger.

Et c'est dans ce contexte, de faits d'armes et d'amour, que le discours de la reine, en tant que forme d'expression traditionnelle de préjugés raciaux, s'érige en représentation idéologique d'une tendance qui sera marquée par l'opposition implacable entre Turnus et Enéas. Au demeurant, et malgré l'intention d'aggraver encore la lutte du héros, cette formulation ne porte pas à conséquence sur l'inébranlable sentiment de sa fille Lavine... Autrement dit, la reine aura vainement tenté d'imposer sa vision négative de l'étranger à sa fille, cette vision s'avérant incompatible avec l'amour. Qui plus est, non seulement elle se heurte à la résistance de Lavine mais aussi à celle de son époux qui, à l'opposé de ce litige, et ayant reconnu en Enéas l'élection divine, lui donnera sa fille en mariage, tout simplement parce qu'il accepte, sans réticence, cette probabilité : « uns estranges hom l'avra / de cui real ligniee istra » (v. 3241-3242). Nul besoin, donc, pour le roi de partager l'attitude hostile de sa femme: le préjugé de race, extrêmement fort chez son épouse, devient un non-sens chez Latinus. Malgré les circonstances merveilleuses qui ont étayé sa position, la lucidité du père de Lavine présuppose une remise en question indéniable de la conception de l'étranger véhiculée par le personnage de la reine, voire une remise en question du motif fondamental de conflits réels, et de luttes persistantes dans le monde actuel...

Il faut bien dire que c'est par rapport à cette dichotomie –méconnaissance *versus* valorisation– qu'Enéas représente un conflit à la fois social et psychologique, et ce jusqu'au terme de son errance, lorsqu'il s'érige en élément perturbateur, ou cause de rupture, par rapport à un ordre institué selon la règle endogamique qui s'applique contre lui. C'est sous cet angle que, comme le dit Huchet (1984 : 36), le roi Latinus aura fait d'Enéas un représentant de «héros exogamique». Mais à mon avis, c'est au-delà de l'association archaïque entre fondation et exogamie que l'on peut mieux cerner cette définition, dans la mesure où, dans le roman médiéval, c'est le lien évident, manifestement explicité par l'auteur, entre amour et exogamie, qui s'avère sémantiquement déterminant.

La preuve en est dans l'amour partagé qui constitue à cet effet un élément thématique d'une importance considérable. Or cette importance textuelle n'est pas seulement quantitative, même si l'on peut facilement en constater l'ampleur, puisque

l'auteur médiéval, sur un total de dix mille vers, en consacre deux mille⁹ aux amours d'Enéas et de Lavine, mais bien psychologique, dans le sens où c'est l'amour seul, encore et toujours, qui, déterminant les agissements des personnages, s'avère capable de résoudre un conflit à la fois social et politique...

6. Un nouveau regard sur l'étranger

Car c'est bien à travers la profondeur psychologique de l'expression du désir naissant chez une Lavine « d'amor estrange » (v. 3808), c'est-à-dire, soit dit en passant, *étrangère* à l'amour, au long de monologues intérieurs d'une richesse textuelle indéniable, que l'auteur médiéval met progressivement l'accent sur la force atemporelle de l'amour vainqueur de tout préjugé racial et xénophobe. En effet, dans un mouvement inverse, la prise de position de Lavine par rapport à celle de sa mère se fera d'abord dans la dénégation, à laquelle l'amour donnera toute sa consistance.

Sur le plan thématique, précisons que c'est la fonction du regard que l'on retrouve à l'origine, en tant que regard inducteur de l'amour. Ainsi, une fois encore posé sur Enéas, le regard, dans ce cas celui de Lavine qui, du haut de sa tour, « vit Eneam qui fu desoz,/ forment l'a esgardé sor toz » (v.8049-8050), construit-il l'image de l'amour. Fonctionnellement lié à la subjectivité amoureuse, mais moins séducteur que révélateur, ce regard s'inscrit dans le prolongement textuel de celui des habitants de Laurente, « qui vont as creniaus del mur monter/ por les Troïens esgarder » (v. 8037-8038), exprimant ainsi leur admiration pour Enéas qui « molt est genz et biaus » (v. 8045)...

Mais aussi, ce regard, par lequel « Amors l'a de son dart ferue » (v. 8057), constitue le prélude à la parole, à la parole écrite sur un bref envoyé par la flèche d'un archer, par laquelle Lavine déclare sans ambages son amour à Enéas. Ce geste, signifiant l'annulation de tout préjugé, est d'autant plus surprenant qu'à l'intérieur d'un monologue savamment argumenté de scrupules tout féminins, Lavine qui, vigilante à l'égard de son amour pour Enéas, mais tiraillée par des sentiments opposés, avait d'abord écarté la possibilité de « parler à un étranger » :

Tol, ne dire tel vilenie
 Que ja femme de ton parage
 Anparaigne a faire tel viltage
 Qu'a home estrange aille parler
 Por soi ofrir ne presenter (v. 8720-8724)

Par conséquent, on peut interpréter cette initiative, tout à fait imprévisible de la part d'une femme dans le contexte de l'époque, dans la mesure où Lavine passe

⁹ Notons que cet épisode amoureux relève entièrement de l'invention de l'auteur médiéval, contrairement à celui d'Enéas et Didon qui lui avait été fourni par Virgile.

par-dessus les barrières du code féodal, en termes d'une double proclamation: celle de son amour et de son rejet de la xénophobie.

C'est donc l'amour qui, véhiculé par le regard, va déclencher le dénouement du roman, tout en médiatisant le contexte: le bilan positif, quant à la « réception » du thème de l'étranger, est annoncé. Car dans le même temps, il a opéré une transformation sensible chez le personnage même d'Enéas qui, lui aussi, en croisant le regard de Lavine, est saisi par l'amour –au premier regard.... Le parallélisme qui s'établit sur le plan visuel et déclaratif contribue à la construction romanesque définitive du personnage, à son individuation dans la recherche et la conquête du bonheur : « Amors, tu m'as molt tost conquis » (v. 9067). Ceci se produit à partir d'une révélation soudaine chez Enéas –« ne savioie que ce estoit » (v. 9037)– qui comprend finalement qu'il a trouvé le véritable amour et n'avait donc point aimé la « raïne de Cartage »... Ainsi, l'explicitation du sentiment éprouvé par le héros se fait-elle par voie de comparaison entre ses deux expériences érotiques, l'une avec Didon et l'autre avec Lavine :

Se ge aüsse tel corage
Vers la raïne de Cartage,
Qui tant m'ama qu'el s'en ocist,
Ja mes cuers de li ne partist;
Ne la guerpisse a mon vivant,
Se ge saüsse d'amor tant
Com j'ai des ier matin apri (v. 9039-9046)

Qui plus est, la supériorité de cet amour se démontre par une amplification soudaine de la vaillance, dont Enéas prend conscience : « Molt an sui plus et fors et fiers/ molt m'en combatrai volantiers » (v. 9051-9052). Il est désormais prêt à combattre, à outrance, à la mort et à la vie, grâce à cette force supplémentaire que lui apporte l'amour, et dont il exprime l'ampleur par une métaphore : « quatre mains m'a doné Amor » (v. 9060), dont la simplicité, à l'égard de ce qui sera bel et bien la clé de son triomphe, résume parfaitement l'état d'esprit du guerrier amoureux.

Mais aussi et surtout, cette supériorité se confirme à travers la perception distincte que l'étranger a soudain de la terre qu'il ambitionne : « molt m'en est plus biaux cist païs/ et molt m'en plaist ceste contree » (v. 9046-9047). On accède ainsi à une nouvelle « réception » du pays étranger chez Enéas, à une modification qui, véhiculée par son regard, un regard extérieur sur le paysage, est signifiante d'une disparition de la dualité causée par la sensation d'étrangeté, étrangeté par rapport à lui-même, et par rapport à son environnement. Ainsi, médiatisé par l'amour, le paysage de la terre d'accueil qui, dans ce retour mythique à Troie, n'est autre que celui du pays d'origine, est le reflet de la nouvelle présence de l'étranger...

Au sein de cette progression de la mise en place de l'amour dans le texte, à la fonction du regard vient se superposer celle de la voix, la *letre*, dans l'établissement littéral de l'identité « patronymique » d'Enéas, au moment même où se précisent à la

fois l'identité en marche du héros et la maturité du personnage romanesque... Car c'est Lavine qui, en substituant au surnom *Troïens* le véritable nom d'Enéas dans le texte, va effacer l'effet distanciateur et le dédoublement de l'identité que produisait l'usage du sobriquet. En prononçant le *nom* de l'étranger, et non plus son pseudonyme, elle institue définitivement la *personne*, et sa présence dans son unité absolue, selon le lien traditionnel qui existe au Moyen-Âge entre le nom et la personne. En fait, l'épellation, motivée par l'émotion de Lavine dans la scène des aveux à sa mère, par fractions de trois syllabes sur trois vers, « "Il a non E.../ puis sospira, se redist: "ne..."/ d'iluec a piece noma: "as..." » (v. 8553-8555), symbolise l'annonce progressive de l'identité de l'étranger. Et c'est d'ailleurs la mère de Lavine qui la complétera et la confirmera, en assemblant elle-même les syllabes du nom interdit pour mieux le comprendre, et effacera de la sorte l'image négative du *traïtor de Troie* :

La raïne se porpensa
Et les sillebes asanbla.
"Tu me diz "E" puis "ne" et "as";
Ces letres sonent "Eneas" (v. 8557-8560).

Or, à cette révélation tardive s'ajoute un sens, par l'inévitable effet d'écho qui se produit entre le nom et l'éponyme: car dès le titre, le *Roman d'Enéas* est bien le roman de l'étrangeté. Le rêve d'Enéas, qui s'est éloigné de sa patrie pour la recréer au terme du voyage, se réalise davantage dans la reconquête de son identité plutôt que dans la fondation.

7. Vers une image dominante

C'est ainsi que la présence d'Enéas, globalement définie en termes de relations, opposés ou complémentaires, s'impose finalement comme l'expression d'une réalité qui se dégage de tout un réseau d'images, aboutissant à une nouvelle conception du héros: définitivement, Enéas se situe en individu face à la société. En outre, chaque perspective a montré un angle de la réalité vécue par le héros, dont les circonstances, à la limite du mythe, ont pu être ressenties par le lecteur comme un passage du concept de métamorphose, ou d'acte initiatique, à l'observation d'invariants socioculturels.

Ainsi, de l'antique au médiéval, par le biais de la *translatio*, directement impliquée par l'intertextualité de l'œuvre, et l'interculturalité, l'expérience de l'étrangeté qui, au fur et à mesure, a revêtu un contenu de plus en plus positif, s'achève sur cette reconquête de l'identité personnelle. L'union du rapport au passé et au présent se réalise conjointement dans l'éclatement du processus exclusion *versus* inclusion sous l'éclairage atemporel de la recherche du bonheur individuel, de la valorisation de l'exogamie, du sang-mêlé, de la reconnaissance, non seulement de la lignée, mais enfin de la valeur humaine, celle du sentiment qui abolit toute réticence

envers l'étranger, et qui peut en dernière analyse indiquer le progrès de l'humanité... C'est dans ce sens que l'on peut interpréter l'accomplissement des prédictions d'Anchise, moins peut-être dans le triomphe d'Enéas « qui fu a roi levez,/ a grant joie fu coronez » (v. 10105-10106), que dans sa joie «quant tint s'amie en Laurente» (v. 10111)...

Dès lors, par une lecture rétrospective de la carrière du héros, on est à même de reconnaître que l'obstacle permanent et l'angoisse ne sauraient plus être conçus négativement comme un empêchement ou un handicap. On a pu observer que de cette «faiblesse» Enéas a tiré une force supplémentaire, que l'épreuve même de l'étranger, celle de l'expatriation et du déracinement, offre au contraire des fragments de vécu nécessaires à l'expérience intérieure qui permet d'atteindre à la récupération de l'identité. On aboutit donc, au terme de cette étude, à la confirmation que l'étrangeté dans le *Roman d'Enéas* a influencé et conditionné tant le personnage que son entourage, et qu'elle constitue un trait dominant dont l'implication, non plus sociale ou idéologique, mais bien littéraire, est indéniable et indéfectible.

8. Conclusion

Finalement, je tiens à rappeler que pour nous faire comprendre l'importance de l'épithète «pieux» que Virgile appliquait à Enée, et qui faisait de lui, « non un homme, mais un instrument des Dieux » (Fustel de Coulanges, 1984: 164) insistait sur le fait qu'il ne s'agissait pas « d'un guerrier ou d'un héros de roman » ! Et pourtant, il l'est devenu quelques siècles plus tard, sous la plume d'un clerc qui le mit *en romanz*, et fit d'Enéas, fondateur d'histoire, un fondateur du roman...

En effet, comme Virgile qui, pour écrire le poème épique national de la cité romaine, chantait « cet homme qui traversa les mers pour aller fonder une ville et porter ses dieux dans le Latium », l'auteur médiéval a réécrit ce poème en lui donnant pour titre *Roman d'Enéas*, parce que c'est le roman de l'expérience d'un homme, par rapport au monde, par rapport à soi-même, qui a contribué à la formation d'un premier héros romanesque. Cette expérience existentielle, comprise comme un retour aux origines, n'est autre que celle d'un étranger, pour la première fois mis au service du roman, et toujours au service du mythe.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BASLEZ, Marie-Françoise (1984) : *L'étranger dans la Grèce antique*. Paris, Les Belles Lettres.
 DUMÉZIL, Georges (1968) : *Mythe et épopée. L'idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*. Paris, Gallimard.
 ELIADE, Mircea (1957) : *Mythes, rêves et mystères*. Paris, Gallimard.

- FARAL, Edmond (1983) : *Recherches sur les sources latines des contes et romans courtois du Moyen Âge*. Paris-Genève, Champion-Slatkine.
- FUSTEL DE COULANGES, Numa-Denis (1984) : *La cité antique*. Paris, Flammarion.
- GENETTE, Gérard (1982) : *Palimpsestes*. Paris, PUF.
- HUCHET, Jean-Charles (1984) : *Le roman médiéval*. Paris, PUF.
- LE GOFF, Jacques (1985) : *Les Intellectuels au Moyen Age*. Paris, Seuil.
- MICHA, Alexandre (1976) : *De la chanson de geste au roman*. Genève, Droz.
- PETIT, Aimé (1985) : *Naissances du roman. Les techniques littéraires dans les romans antiques du XIIe siècle*, Paris-Genève, Champion-Slatkine.
- POIRION, Daniel (1982) : *Le merveilleux dans la littérature médiévale*. Paris, PUF.
- POIRION, Daniel (1986) : *Résurgences*. Paris, PUF.
- REY, Alain (1998) : *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris, Robert.
- SALVERDA DE GRAVE, Jean, (1985) : *Eneas* (ms. A). Paris, Champion.
- TODOROV, Tzvetan (1989) : *Nous et les autres*. Paris, Seuil.
- VINCENSINI, Jean-Jacques (1996) : *Pensées mythiques et narrations médiévales*. Paris, Champion.
- VINCENSINI, Jean-Jacques (2000) : *Motifs et thèmes du récit médiéval*. Paris, Nathan.